

*Bison* Patrick Grainville. Éditions du Seuil, Paris, 2014

Nelcya Delanoë

Volume 43, numéro 2-3, 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026124ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026124ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

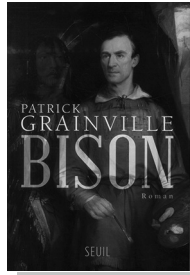
Delanoë, N. (2013). Compte rendu de [*Bison* Patrick Grainville. Éditions du Seuil, Paris, 2014]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 43(2-3), 151-153. <https://doi.org/10.7202/1026124ar>

changements profonds survenus à Huehuetla et dans l'ensemble du pays totonaque depuis 1980, ne signifie pas immuabilité, cependant, et il s'interroge sur la dynamique future, dans le contexte du changement radical sur le plan des modes de transmission du savoir qu'entraîne la scolarisation généralisée. À moins que ne soient relancées et approfondies des initiatives comme celle du collège autochtone Kgojom qui se proposait d'intégrer ces valeurs au curriculum scolaire, comme cela se fait dans d'autres régions autochtones du Mexique.

**Pierre Beaucage**  
Département d'anthropologie,  
Université de Montréal

#### Ouvrages cités

- BEAUCAGE, Pierre, 1973 : « Anthropologie économique des communautés indigènes de la Sierra Norte de Puebla. 1- La basse montagne ». *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* 10(2) : 114-133.
- BEAUCAGE, Pierre, et TALLER DE TRADICIÓN ORAL, 2009 : *Corps, cosmos et environnement chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla (Mexique)*. Lux éditeur, Montréal.
- DESCOLA, Philippe, 1996 : « Constructing Natures. Symbolic Ecology and Social Practice », in P. Descola et G. Pálson (dir.), *Nature and Society. Anthropological Perspectives* : 82-102. Routledge, Londres.
- DURAND, Pierre, 1975 : *Société paysanne et luttes de classes au Mexique*. Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- LABRECQUE, Marie-France, 1974 : *Des paysans en sursis. Les classes sociales dans une formation sociale paysanne au Mexique. San Juan Ocelonacaztla*. Mémoire de maîtrise, département d'anthropologie. Université Laval, Québec.
- WOLF, Eric, 1957 : « Closed Corporate Peasant Communities in Mesoamerica and Central Java ». *Southwestern Journal of Anthropology* 13(1) : 1-18.



#### Bison

Patrick Grainville. Éditions du Seuil, Paris, 2014.

PATRICK GRAINVILLE POSSÈDE désormais toutes les marques d'un grand écrivain français publiquement couronné, depuis le prix Goncourt en 1976 pour *Les Flamboyants* jusqu'au Grand Prix de littérature Paul Morand décerné par l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 2012. Il connaît le monde de l'édition sur le bout des doigts – il a été membre du comité de lecture du Seuil, il est membre du jury du prix Médicis, critique au *Figaro littéraire* –, mais aussi celui des peintres, auxquels il consacre une partie de son travail sous forme de romans et d'études. On connaît son style foisonnant et son goût pour le « chaosmos », néologisme qu'il emprunte à Gilles Deleuze pour dire sa passion de la liberté d'écrire jusqu'aux confins du mythe et de l'épopée, entre autobiographie, histoire individuelle et histoire du monde.

Avec *Bison*, publié en janvier 2014, l'auteur nous offre un superbe bouquet Grainville. Il nous conte en effet le séjour du peintre Catlin chez les Sioux au cours d'un bel été de la décennie 1830, époque de la déportation des Indiens de l'est à l'ouest du Mississipi. Aussi le lecteur est-il reconnaissant à Patrick Grainville d'avoir, à partir, entre autres, des Lettres et Notes et des tableaux de Catlin, fait revivre ce monde des Indiens des Plaines, leur culture florissante, dynamique et complexe, exultante de forces et de savoirs, de libertés et de spiritualité (Catlin 1978 [1844]). L'hommage au talent de Catlin est rehaussé par les comparaisons que file Grainville avec d'autres peintres



*Stu-mick-o-súcks, Buffalo Bull's Back Fat, Grand chef de la nation Gens-du-Sang* (Huile sur toile de George Catlin, 1832) (Source : Smithsonian American Art Museum, Gift of Mrs. Joseph Harrison, Jr.)

des Indiens des Plaines – Bodmer, « technicien... peintre académique », Audubon, « ornithologue viandard... raciste », Rudolf Friedrich Kurz, « le très romantique... l'érotique », Edwin Denig, « grand connaisseur des Crow ».

Selon Grainville, l'art supérieur de Catlin tient à ces visions « ethnographiques » prises à l'arraché, et à leurs couleurs, le vert et le rouge en particulier, ces caractéristiques de l'art du « cornac des sauvages » qu'admire tant Baudelaire. Le texte de Grainville nous précipite dans la mêlée et la matière de ces tableaux, remarquablement décrits et sans y paraître : il anime en effet habilement, comme en amont et en live, ces véritables reportages et ces sublimes gros plans. Grainville se fait le double de « Catlin... un reporter aux aguets ».

Cette animation vibrante et colorée produit un élégant pot-pourri de scènes de la vie quotidienne du village – les femmes tannent, brodent, dansent, les hommes se préparent pour la chasse, qui pour la guerre, le berdache et les heyokas aiguissent leurs pouvoirs. À l'aide de clichés des plus efficaces, le romancier nous entraîne ainsi dans un éden indien

bucolique : « On n'entendait que la rumeur continue de la rivière et de loin en loin le cri d'un hibou tandis que la mélodie de la flûte reprenait sur un mode encore plus envoûtant » (p. 21). Ce train-train délicieux est rythmé par des rituels spectaculaires, ces grands classiques de la culture sioux que sont la danse du soleil – elle répugne à Catlin –, ou la danse du scalp – elle le fascine. L'une et l'autre lui permettent d'accéder à une compréhension intime de ce monde à la fois nouveau, antique et pourtant au bord de l'extinction, inévitable estime-t-il :

[...] Je vole à leur secours non afin de sauver leur vie ou leur race car ils sont totalement condamnés à périr, mais pour sauvegarder leur apparence extérieure et leurs modes de vie... Tel le Phénix... ils ressusciteront sur la toile [...] (p. 63)

Lauteur (Grainville? Catlin?) offre également en partage tout le bestiaire des Plaines qu'il aime tant – chevaux, biches, daims, grizzlis, corbeaux et, bien sûr, des hordes de bisons traversant monts et merveilles, paissant, nageant, chassés par les loups blancs et par les hommes – « Illiades sur les collines noires ». Ces rois des Plaines sont dépecés, mangés, vénérés, adoptés sous forme de masques, de danses, de couvertures, de manteaux royaux et de tentes précieuses... Avec la faune, la flore s'épanouit au long de cours d'eau, au travers des plaines, au fond des ravines et à l'ombre des fourrés – digitales, aïrelles, flouves, sauges. Catlin lui-même part à la pêche, bonheur et abondance de truites, de vols d'oies sauvages.

Ces descriptions sensuelles deviennent à la fois la toile de fond et les partenaires d'une intrigue, celle des relations entre divers membres de cette bande indienne (qualifiée strictement de Sioux par Grainville) ainsi qu'avec Catlin et son coéquipier Bogard. En cet été 1832 au long du Missouri, début d'une longue quête en pays indien, la tâche première de Catlin est de constituer son musée indien (collecteur obsessionnel, il ramasse,

troque, achète calumets, mocassins, colliers, tomahawks, des milliers d'artefacts in fine) et de peindre (portraits posés au cours de scènes hilarantes et piquantes, tableaux brossés sur le champ, croquis saisis sur le vif). Au-delà, nos deux Américains forment un duo qui joue, un peu comme chez Marivaux, avec l'amour, la séduction, le désir et l'amitié qui les retiennent parmi les Sioux. Et le texte de couler en un docu-fiction épique. D'entrée, une mystérieuse jeune femme se baigne nue dans la rivière – « En plein soleil, l'eau jaillissait d'un amoncellement rocheux piqué de saules et de pins » (p. 1) –, nymphe, sylphide et star érotique. Le chef Aigle Rouge connaît alors une passion foudroyante pour cette Crow, Louve Blanche, dont il fait sa captive et sa compagne préférée, elle lui rend bientôt ses sentiments tout en ayant un faible pour le berdache Oiseau Deux Couleurs, « un fort bel Indien élancé et précieux comme Adonis » (p. 24). Bogard flirte avec le berdache, Catlin a une liaison torride avec Cuisses, autre nageuse nue, qui lui a sauvé la vie.

Des sauts en avant interrompent de temps à autre cette captation « des preuves de la grande vie Sioux ». L'auteur évoque alors la visite de Catlin en Europe où sa fameuse Galerie indienne séduira le peuple, les têtes couronnées de Londres, Paris ou Bruxelles et leurs artistes (Delanoë 1992). Il annonce également les déboires de Catlin avec les autorités américaines, qui l'exposeront finalement à la Maison-Blanche en 1961, et la perte de son musée, retrouvé bien après qu'il soit mort dans la pauvreté. Dernier triomphe tard venu mais bien venu, certains de ces tableaux sont de nos jours exposés à Paris au Musée du Quai Branly<sup>1</sup>.

Au fil de cette navigation à travers le temps passe et repasse le thème de la course de Catlin contre la catastrophe imminente : les Indiens des Plaines et leurs bisons n'en ont plus que pour une dizaine d'années. « Catlin

annonce dans ses lettres la mort du vert » (p. 83).

À la recherche de l'unité perdue, Catlin et Grainville? Plutôt d'une élégie qui jamais n'envisage l'histoire autrement que comme un fatum mélancolique produisant bien naturellement l'art du conquérant en l'honneur du conquis.

Parmi ces personnages hauts en couleurs et en actes apparaît, à la moitié du livre, Élan Noir. Né en 1863, l'homme de la grande vision, le témoin entre autres du massacre de Wounded Knee, le cathéchiste et le grand défenseur de la spiritualité des Oglalas lakotas qui mourut après la Seconde Guerre mondiale, surgit en cet été chez les Sioux. Sa vision est transférée trente ans en arrière au fil d'images de diseur de mauvaise aventure, mais l'homme est émouvant et sert à prophétiser la mort, qu'il a vue sans bien la comprendre encore, dans ces plaines.

Évoquée par la variole galopante et le galop d'un pasteur mortifère, la vue de la mort des Indiens des Plaines est cependant épargnée au lecteur auquel Grainville préfère offrir, en guise de conclusion et après une poursuite haletante dans les Badlands, un *happy end* temporaire et post hippie. Louve Blanche et Oiseau Deux Couleurs se sont en effet enfuis pour s'aimer librement. Finalement rattrapés par Aigle Rouge, ils doivent combattre : « Alors le travesti sacré plonge la main dans les plis de la robe qui s'ouvre, découvrant en un éclair le tomahawk attaché à la cuisse, fusant de son étui » (p. 314). Protégés par le peintre qui leur jure de ne jamais parler d'eux, les amoureux d'un troisième type vont, pour vivre heureux, vivre cachés.

Ne reste plus à Catlin qu'à regagner la côte Est avec son trésor, « triomphe amer ». Comme le peintre, Grainville se voit contemplant celui qui contemplait ceux qu'il peignait pour les sauver de l'oubli, structure en abyme qu'il affectionne. Si elle lui ferme les

yeux sur l'histoire, elle lui permet de trousseur un « Danse avec les bisons » qui mérite toute notre attention.

Nelcy Delanoë

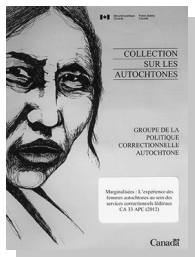
#### Note

1. Heureuse coïncidence avec la parution de *Bison* : en avril 2014, le Musée du Quai Branly consacre une importante exposition aux Indiens des Plaines, soulignant par là le regain d'intérêt pour cette culture.

#### Ouvrages cités

CATLIN, George, 1978 [1844] : *Letters and Notes on the The Manners, Customs and Conditions of the North American Indians*. Dover Publications, New York.

DELANOË, Nelcy, 1992 : « Dernière rencontre ou comment Baudelaire, George Sand et Delacroix s'éprouvent du peintre Catlin ». *Destins Croisés : cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens* : 263-281. Éditions UNESCO, Albin Michel, Paris.



#### Marginalisées : l'expérience des femmes autochtones au sein des services correctionnels fédéraux

Mandy Wesley. Collection sur les autochtones, Sécurité publique Canada, Ottawa, 2012.

LE RAPPORT DE MANDY WESLEY, *Marginalisées : l'expérience des femmes autochtones au sein des services correctionnels fédéraux*, est publié dans la « collection spéciale » que le ministère du Solliciteur général a fondée au début des années 1990 au sein du groupe de la politique correctionnelle autochtone. Cette collection a survécu aux remaniements du gouvernement Harper, lesquels ont conduit au démantèlement de la fonction

ministérielle de Solliciteur général dès 2005. Désormais, l'administration des services correctionnels dépend du ministère de la Sécurité publique.

Ce rapport est le énième à proposer une synthèse des conditions déplorables des femmes autochtones au sein des services correctionnels. Il est le énième à rappeler que les Services correctionnels fédéraux ne parviennent pas, en dépit des recommandations des multiples comités d'experts de tout acabit, à mettre en place des services appropriés et adaptés à ce que les pouvoirs publics ont convenu de désigner sous le vocable de « clientèles autochtones ».

S'appuyant sur des sources secondaires diversifiées et exhaustives, ce rapport offre une description détaillée, il faut le dire, des problèmes posés pour et par les femmes d'origine autochtone incarcérées dans les institutions de détention fédérale (donc pour les personnes condamnées à des peines de plus de deux ans). Deux registres thématiques sont proposés : le premier traite des problèmes intrinsèquement portés par les femmes autochtones (à savoir, les conditions qui ont favorisé le contact avec le système de justice pénale, thème construit sous l'intitulé « facteurs criminogènes » ; l'automutilation et la santé mentale ainsi que l'ensemble des troubles causés par l'alcoolisation fœtale), tandis que le second se rapporte à l'administration et au fonctionnement des services correctionnels (les programmes disponibles, le classement des détenues selon le niveau de sécurité, le protocole de gestion prévu pour gérer les délinquant(e)s dits à « risque élevé » et « ayant de très grands besoins » ; la libération conditionnelle et l'extension de l'arrêt Gladue aux pratiques et politiques correctionnelles.

L'objectif poursuivi par l'auteure n'est pas précisé, mais on comprend que celle-ci souhaite rappeler que la marginalisation des femmes autochtones dans ce système n'est toujours pas prise en considération, en dépit

des recommandations réitérées par de nombreux rapports d'experts et dont certaines ont pourtant été énoncées il y a près d'un quart de siècle ! Cette marginalisation est d'autant plus scandaleuse que la surreprésentation des femmes autochtones est endémique, croissante et nettement plus importante que celle des hommes autochtones. Les autochtones forment 4 % de la population canadienne mais représentaient 20 % de la population carcérale fédérale en 2010. La même année, les femmes autochtones comptaient près de 33 % de la population carcérale féminine. Au cours des dix dernières années, la représentation des femmes autochtones a augmenté de 90 %. Ces chiffres, cités en introduction du rapport, semblent justifier la nécessité de mettre en place des politiques correctionnelles adaptées aux particularités attribuées à la clientèle autochtone. Mais l'auteur laisse poindre son pessimisme dès l'ouverture de son rapport :

[...] il est peu probable que les problèmes auxquels fait face un groupe si marginalisé reçoivent l'attention et les ressources nécessaires. [...] En l'absence de volonté politique, aucun changement important ne sera apporté au système... Le programme de lutte contre la criminalité du gouvernement fédéral ne contribue en rien à réduire le pourcentage disproportionné d'Autochtones incarcérés. Le plan actuel du gouvernement fédéral ne fera qu'augmenter le nombre de détenus et aggraver les injustices criantes que subissent déjà les peuples autochtones en général. (p. 2)

Un point de vue audacieux pour un rapport publié par une instance ministérielle fédérale ; un point de vue que le lecteur ne peut qu'endosser au fil de sa lecture. En effet, en vertu de la Loi sur le système correctionnel et la mise en liberté sous condition, le Service correctionnel du Canada est tenu d'offrir des programmes adaptés à la culture autochtone. Or, ces programmes sont pratiquement inexistantes pour les femmes autochtones. Il n'existe que deux unités de guérison des Sentiers autochtones (en Alberta et en Colombie-Britannique). Un seul